

Transport du corps, préparatif d'enlèvement, brancard.  
dans la nuit tourmentée,

## PREMIÈRE PARTIE

A. Nuit d'amour parallèle, des éclairs ou des éclats de nuits dispersés.  
Le point de vue, moi, ou Marie. Elle.

les pensées, les geste de l'amour

engourdi de chaleur lourde et orageuse  
l'air, les draps, description de la chambre

les gestes de l'amour et les figures du sexe.  
lumière, fenêtre, peaux, reflets  
description superposée

les événements de la confuse nuit du 21 juin  
point de vue de Marie.

Marie...

Marie...

Troisième personne.

On m'oublie jusqu'au coup de téléphone.

En arrivant cette nuit-là rue de La Vrillière et voyant les ambulances au pied de l'immeuble, je me souvins que j'avais été témoin d'un hold d'up à la Banque de France. c'était quatre ans plus tôt, nous venions de nous installer avec Marie dans ce appartement. Réveillés par des sirènes d'alarme.

De la fenêtre de la chambre, qui donne sur les façades de la banque de France, on ne comprenait rien, situation confuse, agossante, oppressante.  
arrivées des voitures de police, des cris, un homme qui court, des mouvements de policiers, et même apparemment des hommes du GIGN qui prennent place.  
Le quartier bouclé, et puis l'absence de dénouement, l'incompréhension de ce qui s'était passé, la recherche dans les journaux pour comprendre, seulement quelques lignes, une tentative de hold d'up qui a échoué la nuit dernière à la Banque de France

Ils déboulèrent dans la rue avec le brancard au moment où j'arrivais.

Je croise le brancard dans les escaliers, ou au pied de l'immeuble.  
C'est la première et sans doute l'unique fois que je le voyais, masque à oxygène qui cache son visage, ses traits invisibles, perfusion au bras, mains et poignets blancs, cadavériques. et sans doute aurais-je beau jeu de dire que mon rival n'avait pas belle allure, mais non, malgré la perfusion et le masque à oxygène qui cachait son visage et lui mangeait les traits, il avait de la classe allongé sur le brancard, de l'allure précisément, et si j'avais dû dire quel type d'homme c'était, il me traversa l'esprit que c'était à moi qu'il ressemblait

Marie m'avait téléphoné à peu près en même temps qu'elle composait le numéro des urgences, le 15 ou le 18, pour me prévenir et m'appeler au secours, me demander de passer et l'aider, elle était confuse.

Mon récit.

Ma course dans la nuit.

Arrivé dans la rue de la Vrillière, apercevant les ambulances et la voiture de police au loin, les gyrophares tourant dans la nuit, je me souviens d'un hold up à la Banque de France dont j'avais été témoin, à la fenêtre du deuxième étage.  
Confusion de la scène.

Je passe à côté du brancard, je monte les escaliers, rejoins Marie.  
Encore les flics sur le palier, qui prennent congé de Marie (?)  
Fin de la nuit.

J'arrive complètement trempé, comme si j'étais entré tout habillé sous la douche, et je me change chez nous, avec mes propres vêtements.

De lui, plus de traces. De lui, comme une image mythologique d'homme foudroyé, ne subsistaient que ses chaussures

L'orage fait la transition entre la nuit du 21 juin et la nuit de mars où ils rentrent d'Hong Kong dans l'avion cargo.

Comment Marie a fait la connaissance de ce Jean-Cristophe de quelque chose.  
Une première fois croisé à Tokyo lors du vernissage de son exposition, lui pour affaires, invité de l'ambassade de France, échanges de quelques mots, un bon contact, rien de plus.

Puis, en mars de l'année, elle le recroise par hasard à Hong Kong, elle y est pour un événement, un minidéfilé dans une de ces boutiques, lui pour le Hong Kong derby auquel un de ses purs sangs participe.

Lui fait grand cas de ce hasard, s'en sert comme argument de séduction, la poursuit de ses assiduités,

Marie avait dû se faire violence pour accepter son invitation à dîner, Marie assez popotte finalement, malgré son image de branchée mode fantaisiste et extravagante, qui n'aimait rien tant, pendant ces épuisants voyages à l'étranger, où elles enchaînaient vernissages et interviews, que de traîner devant la télé après un bon bain chaud dans sa chambre d'hôtel, un masque sur le visage et des rondelles de concombres sur le front, de l'eau plate et un hamburger ketchup du room-service.

elle devbient sa maîtresse et l'invite au grand prix, où le cheval déçoit, se blesse ou est malade, état inquiétant après la course, il faut le rapatrier assez vite en France, lui accompagnera le lad et l'homme de confiance dans le 747 cargo de la Lufthansa qui décolle le soir même à 22 heures 45, il propose de l'accompagner, elle annule un rendez-vous et décide de rentrer avec lui.

Orages, etc.

éclatement de l'orage, terrible, en pleine nuit.

Mon deux pièces rue des Filles saint-Thomas.

pas de taxi, je fais le kilomètres qui nous sépare à pied, en courant sous la pluie, à pieds dans la nuit, j'aperçois au loin la place des Victoires sous la nuit, orage, pluie, déluge, tonnerre, éclair, j'arrive trempé, mouillé, les vêtements

je traversai en courant la place de la Comédie, qui ne s'appelle pas comme ça, mais moi je l'appelle comme ça, (?)

rue de la Vrillière n°2, appartement en rotonde au deuxième étage, en face de la Banque de France

porte cochère, code (Marie ne donne pas le code, le crie par la fenêtre dans la nuit, pluie, vitre protégée par des grillages

A notre retour du Japon, déménagement

Île d'Elbe

robes en romarin, en épices, en cactées.

Marie se blesse au doigt, *bloody Mary*

*Impatiente* était nue, désellée et en sueur.

Marie trouvait que j'étais très beau, mais que cela ne se voyait pas.

Dans l'action, Marie, à la troisième personne.

1) La nuit.

2) Le retour du Japon.

Première version

Plus tard, en repensant à ces heures et en essayant de reconstituer la scène avec précision, je me suis rendu compte que nous faisons l'amour au même moment cette nuit-là, mais pas ensemble. A une certaine heure de cette nuit tiède de mai, c'était les premières chaleurs de l'année, nous faisons tous les deux l'amour, Marie et moi, peu importe avec qui nous étions, nous n'étions pas ensemble, et nous ne pouvions imaginer ni l'un ni l'autre que nous nous verrions avant la fin de cette nuit. D'après ce que j'ai pu reconstituer par la suite, au vu de l'heure à laquelle elle est rentrée chez nous (il faudrait dire chez elle, car cela faisait près de quatre mois que nous n'habitons plus ensemble, et que je m'étais installé dans un petit deux-pièces non loin de la place des Victoires, rue de x, à notre retour mouvementé du Japon), et de l'heure, presque parallèle, à laquelle j'étais rentré dans mon nouveau petit deux-pièces, accompagné ce soir-là de — mais je n'ai aucune envie de dire avec qui je me trouvais —, je peux évaluer à une heure vingt, une heure quarante du matin, une heure cinquante au plus tard, l'heure à laquelle, à coup sûr, Marie et moi faisons l'amour au même moment cette nuit-là à Paris, mais pas ensemble, légèrement ivres l'un et l'autre, le corps très chaud dans la pénombre, la fenêtre ouverte dans la chambre qui laissait entrer un air lourd et immobile, il était vraisemblablement un peu plus d'une heure et demi du matin et certainement moins de deux heures dix — je le sais, j'ai regardé l'heure quand le téléphone a sonné. Mais je préfère rester prudent quant à la chronologie exacte des faits de cette nuit car il s'agit quand même de la mort d'un homme.

J'étais avec une amie, lui dis-je. Une amie ? Oui, ce n'était pas à proprement parler une maîtresse, nous n'avions jamais eu ensemble de relations sexuelles, au sens strict du terme (selon, disons, la jurisprudence Clinton, du nom de Bill Clinton, ancien Président des États-Unis et fameux casuiste sur la question des relations sexuelles). Certes, nous nous étions souvent embrassés et étreints, je lui avais déjà caressé les cheveux, ou la poitrine, je lui avais déjà caressé le sexe, et même avec la langue, et elle m'avait rendu la pareille avec une exquise délicatesse, nous avons il est vrai expérimenté plus d'une fois un de ces soixante-neuf aux faveurs languides et réciproques, mais, d'un strict point de vue technique, ou bliblique, si vous préférez, elle n'avait jamais été ma maîtresse. Je n'avais jamais éjaculé en elle (c'est dire si nous étions davantage amis qu'amants). Oui, une amie, dis-je. Une copine. Béatrice. Ou Cécile.

Remplacer le petit deux pièces par le petit hôtel Saint-Sulpice ?  
Une scène dans l'Eglise saint-Sulpice.

Canicules, juin Paris, août île d'Elbe

Matin suivant.

Scène avec Marie dans l'Eglise saint-Sulpice. Discussion dans la nef, assis. Monde autour de nous, fin de la messe.

De même que si l'on ne note pas ses rêves, on les oublie, on ne se souvient pas de ses pensées pendant qu'on fait l'amour. Mais peut-être le pourrait-on, en fournissant un effort comparable à celui qu'on peut faire au réveil quand on essaie, l'esprit encore ensommeillé, de reconstituer le rêve qu'on vient de faire en tirant doucement sur le fil ténu qui le constituait.

On peut marcher sur les œuvres de Carl André, on ne doit pas.  
Une petite crétine qui m'énerve (si le bitonio de son portable était son clitoris, elle aurait quelques satisfactions dans la vie)

Un écran dans un avion en vol (interview de quelqu'un ?)

Hésiter entre ne rien faire et temporiser.

Un frère jumeau, Jean-Baptiste *de Quelque chose*

A l'enterrement, Marie voit pour la première fois le frère jumeau, elle le prend pour Jean-Christophe de Quelque chose, elle veut repartir, elle ne comprend pas ce qui se passe. La présence du jumeau à l'enterrement de son frère, effet de présence insupportable.

Mais sans doute ne pas décider s'il meurt ou non. LAISSER SON SORT DANS L'INCERTITUDE, ne plus évoquer cette question.

## DEUXIEME PARTIE

L'orage fait le lien

Retour de Hongkong, en retard, il lui propose de rentrer avec elle en avion, dans le 747 cargo qui ramène le cheval (fragilité du cheval, inquiétude).

Arrivée à l'aéroport, nuit, pluie diluvienne, dans une voiture de location luxueuse qui précède le van qui transporte le cheval.

Passages de contrôle, nuit, pluie diluvienne, ils quittent la voiture de location, s'avance vers le 747 cargo sous des parapluies.

L'embarquement du cheval.

Hennissements.

Orage.

Ils embarquent par la passerelle devant le cockpit.

Ils s'installent dans la cabine, eux deux, un lad et un homme de confiance, un autre personnage, conservateur d'un musée allemand, qui transporte des gravures et deux tableaux de Cranach dans les soutes.

Une hôtesse, l'équipage.

Décollage retardé à cause du mauvais temps.

Finalement, on se prépare.

L'avion décolle, tonnerre, pluie, turbulences, foudre sur l'aile.

L'avion est secoué, trombe d'eau par les hublots.

Mal au cœur.

Le cheval est malade.

## TROISIEME PARTIE

Île d'Elbe

Marie, troisième personne.

Son arrivée, la maison cambriolée en son absence.

Maison du père mort, rangements.

La bibliothèque du père.

elle lisait, le soir avant de s'endormir, quelques lignes de Borges qu'elle suçait en pensées comme de somptueux caramels mous

La chaleur, la canicule

un vieux sèche-cheveux Voyager 1200 en forme de pistolet, l'air tiède entre les jambes, la main sur ses seins, la jouissance.

Elle joue avec l'extrémité du sèche-cheveux entre les lèvres de son see, l'air qui pénètre dans son corps.

Club équestre dans les environs, auquel les chevaux ont été confiés.

Nom des chevaux, Impatiente, Zahir

Zahir, en arabe, veut dire visible ; dans ce sens, c'est l'un des quatre-vingt-dix-neuf noms de Dieu ; en pays musulmans, les gens du peuple désignent par ce mot "les êtres ou les choses qui ont la terrible vertu de ne pouvoir être oubliés et dont l'image finit par rendre les gens fous". (Le Zahir, in l'Aleph, Borges)

Marie fait du cheval.

Description du club.

Elle cherche à me joindre, m'envoie des emails, ne reçoit qu'un message d'absence : "Je ne serai de retour à paris qu'à partir du 19 août"

Elle cherche à joindre l'hôtel de saint-Sulpice, je n'y suis plus.

Ma venue.

Bain de minuit (elle me fait remarquer que j'ai une très belle petite bite), amour pour la première fois depuis le Japon (depuis cette nuit de janvier au Japon où la terre avait tremblé)

Du temps.

Vent, feus de maquis.

Feu dans la nuit.

Fumée, flammes, flammèches, ligne rouge à l'horizon, le feu passe la colline.

Les pompiers, la propriété menacée, le club équestre cerné par les flammes.

Fuite la nuit en voiture, je conduis très vite dans le vent, route en lacets, éléments déchaînés, mer, vent.

L'incendie du club équestre, les chevaux brûlés.

Le feu.

FIN

## DEBRIS

Marie a-t-elle pensé à moi, Marie a-t-elle pensé à moi un instant cette nuit-là pendant qu'elle faisait l'amour avec un autre ? Je n'avais sans doute d'aucun moyen de le savoir que de me demander moi-même si j'avais pensé à elle cette nuit-là, si moi-même, tandis que mon corps enlaçait une autre femme, j'avais un instant pensé à elle.

De même que si l'on ne note pas nos rêves, on les oublie, on ne se souvient pas de ses pensées pendant qu'on fait l'amour. Mais peut-être le pourrait-on, en fournissant un effort comparable à celui qu'on peut faire au réveil quand on essaie, l'esprit encore ensommeillé, de reconstituer le rêve qu'on vient de faire en tirant doucement sur le fil ténu qui le constituait.

Il n'était pas sûr que nous ayons été plus éloignés l'un de l'autre cette nuit-là où nous ne faisons pas l'amour ensemble que les dernières fois où Marie et moi avons fait l'amour ensemble, car, si nos corps étaient étroitement unis dans l'étreinte, nos esprits restaient irrémédiablement distants l'un de l'autre. Il se pouvait même que nous ayons été plus proches l'un de l'autre en esprit cette nuit-là, alors que nous ne faisons pas l'amour ensemble, car cet amour que nos corps accomplissaient au même moment, non pas ensemble, mais parallèlement, avec des partenaires différents, ne pouvaient que nous ramener à l'autre, elle à moi et moi à elle, car cela faisait sept ans que notre partenaire principal, si ce n'est exclusif, était l'autre, et que chacun des gestes de l'amour, chacune des figures du sexe que nous accomplissions, ou n'accomplissions pas, figures presque toujours identiques, tant le répertoire du sexe est finalement assez limité, était en quelque sorte chargé pour nous de la présence de l'autre .

Je ne l'ai jamais vu, je ne sais pas à quoi il ressemble. Ce que je sais, je le tiens de Marie, ou j'invente.

, un homme très riche, beaucoup d'allure, du charme, de l'humour (je ne l'avais jamais rencontré, mais il avait tout pour m'énerver)

(qui enseignait la narratologie, je vous raconte pas)

Par la suite, je me suis plusieurs fois demandé si Marie avait pensé à moi cette nuit-là pendant qu'elle faisait l'amour avec lui. Il n'était pas sûr que nous ayons été plus éloignés l'un de l'autre cette nuit-là où nous ne faisons pas l'amour ensemble que les dernières fois où Marie et moi avons fait l'amour ensemble, car, si nos corps étaient étroitement unis dans l'étreinte, nos esprits restaient irrémédiablement distants l'un de l'autre. Il se pouvait même que nous ayons été plus proches l'un de l'autre en esprit cette nuit-là, alors que nous ne faisons pas l'amour ensemble, car cet amour que nos corps accomplissaient au même moment, non pas ensemble, mais parallèlement, avec des partenaires différents, ne pouvaient que nous ramener à l'autre, elle à moi et moi à elle, car cela faisait sept ans que notre partenaire principal, si ce n'est exclusif, était l'autre, et que chacun des gestes de l'amour, chacune des figures du sexe que nous accomplissions, ou n'accomplissions pas, figures presque toujours identiques, tant le répertoire du sexe est finalement assez limité, était en quelque sorte chargé pour nous de la présence de l'autre .

Marie avait mis une musique douce, un morceau de piano jazz qui provenait des haut-parleurs de son ordinateur portable, petite merveille de technologie blanche et compacte posée sur la table en marbre bistro qui lui servait de bureau sommaire dans la chambre, toujours encombré d'un désordre de cartons d'invitation d'exposition, de factures, d'additions et de billets d'avion, avec quelques feutres en bouquet dans un bol

et une petite lampe Artemide à abat-jour d'aluminium. Elle s'était relevé pour enlever ses chaussures et entrouvrir sa chemise et, pieds nus, elle avait traversé la pénombre de la pièce pour télécharger un morceau de musique plus sexy, ou tout au moins moins jazzy.

A propos de lui : il agacera moins mort que vivant.

Marie rejoignit Jean-Cristophe *de quelque chose* à la fenêtre et lui passa tendrement le bras autour de la taille. Il se sentit mieux et il lui caressa la joue sans rien lui dire du funeste pressentiment qui l'oppressait, l'embrassa longuement à la fenêtre en passant sa main dans ses cheveux. Ils restèrent ainsi enlacés pour rejoindre le lit, sur lequel ils se laissèrent doucement tomber en continuant de s'embrasser dans le ronronnement régulier du ventilateur qui tournait au ralenti dans la chambre en brassant un air tiède qui allait se mêler à l'air sombre et immobile de la nuit qui entraît par la fenêtre ouverte. Ils se sentaient mieux, ils avaient moins chaud, ils avaient commencé d'enlever leurs vêtements en s'aidant réciproquement, Marie, les yeux fermés, avait défait à tâtons les boutons de la braguette de Jean-Cristophe *de quelque chose* et lui avait sorti la bite, avec hâte, détermination, une certaine urgence, d'un geste à la fois ferme et délicat, précis, presque médical, comme si elle savait très bien ce qu'elle faisait et où elle voulait en venir, mais, se ravisant presque aussitôt, faisant machine arrière, elle s'aperçut qu'elle avait sans doute été trop rapide et qu'elle n'avait nulle envie d'engloutir sa bite pour l'instant ni de l'introduire dans son sexe, et, allongée contre lui dans la pénombre, elle interrompit son élan et lui secoua simplement la bite, par curiosité, deux fois, trois fois, assez mollement, comme une bouteille de ketchup qu'on agite avant l'usage, elle la tenait à pleine main et elle l'agitait en la regardant d'un air intéressé — elle espérait quoi, qu'elle décolle ?, il était impossible de savoir ce qu'elle voulait, Marie avait la bite de ce Jean-Cristophe *de quelque chose* à la main et ne savait qu'en faire.

Marie, à propos d'un mannequin avec qui elle avait travaillé, oui, on peut préférer le corps qu'elle a à la personne que c'est.

, petite merveille de technologie blanche et compacte qu'elle promenait partout avec elle dans un faux sac Prada ramené un jour de Pékin,

Un bar invisible, au loin, était resté ouvert et des éclats de voix se faisaient entendre dans les profondeurs de la nuit.

Un bar invisible, au loin, était resté ouvert et des éclats de voix se faisaient entendre dans les profondeurs de la nuit.

Sous l'effet de la fatigue et de l'alcool, ils ne se parlaient plus, ils dormaient debout, hébétés et tendres, un vague sourire de béatitude sur les lèvres, se contentaient d'échanger des ébauches de caresses somnambuliques.

, et elle ne pouvait s'empêcher de compter mentalement le temps qui séparait la survenue de l'éclair du grondement du tonnerre pour savoir si l'orage se rapprochait ou s'éloignait

La pâle lumière bleue de la veilleuse de l'ordinateur de Marie faisait luire d'un reflet étrange et quasiment lunaire la flaque d'eau de pluie qui s'était formée au pied de la fenêtre ouverte dans la chambre au vent et à la pluie.

Tout oser quand j'écris, ne rien me permettre quand je relis.